

MARTIN GAGNON

LES EFFETS PERVERS

roman



LE QUARTANIER

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d’impôt
pour l’édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l’aide financière
du gouvernement du Canada
par l’entremise du Fonds du livre du Canada
pour ses activités d’édition.

—

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

—

Les effets pervers a d’abord paru
chez Lanctôt éditeur en 2000.

© Martin Gagnon et Le Quartanier, 2013

Le texte de la présente édition
a été entièrement remanié par l’auteur.

Dépôt légal, 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-89698-080-2

À Michaël Trahan

Le crime, sans la nuit, ne serait pas le crime,
mais, fût-elle profonde, l'horreur de la nuit
aspire à l'éclat du soleil.

BATAILLE

Je suis le seul, l'unique, le tout premier véritable tueur en série. C'est la phrase que je me répète le soir dans mon lit lorsque j'éprouve de la difficulté à trouver le sommeil. À vrai dire, ce sont des mots qui guettent mon assoupissement pour se mettre d'eux-mêmes à rouler dans le noir, à s'éclater comme des petits voyous sous le regard désapprobateur de tante Conscience. C'est leur moment de communication buissonnière. Inutile de s'énerver. Ça les amuse tellement. Alors je les laisse dire et je mise tout ce qu'il me reste de clarté sur l'effet hypnotique de leur succession : « Je suis le premier tueur... je suis le premier tueur... » Je frappe bien quelques poches d'air ici et là, mais, dans l'ensemble, ça roule et le résultat ne se fait pas attendre très longtemps. Peu à peu, je coule, le roulement se modère. Pour finir, je présente mon ticket à un passeur qui se propose de me transporter sur ses épaules jusqu'à la rive d'en face. Là-bas, les couleurs font de la musique et le principe de non-contradiction en est

déjà à son troisième verre. C'est presque gagné. Mais, au dernier moment, invariablement rabroués par une signification plus têtue que les autres, voici que les mots se remettent en marche. On ne passe plus. Ce sont les mêmes mots, mais projetés cette fois dans un miroir déformant : « Ils finiront bien par t'avoir de toute façon. » Je me réveille, sans doute moins angoissé que je ne le devrais. Plus exactement, je me découvre éveillé ; je rassemble mes éclats à travers l'obscurité tournante. Puis, assis sur le bord du lit, abruti et mal recollé, je fais le point jusqu'à l'aube, je persévère dans l'être jusqu'au premier café du monde. Tôt ou tard ils me coinceront, c'est clair. Et puis après ? J'aurai beau tirer mille fois cette vérité des flammes, elle sera toujours aussi froide.

2

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je ne jouis que très modérément de la couverture médiatique qui m'est dévolue depuis près de deux ans. Et même, ces derniers temps, ce n'est pas sans une certaine lassitude que j'accuse réception, dans les journaux ou à la télévision, de tous ces bavardages autour de mon soi-disant « profil ». Mon profil... c'est vite dit. Je n'insiste pas. N'empêche qu'il faut bien interpréter tous ces arguments que les autorités administrent aux médias afin de justifier le piétinement de l'enquête. Il est vrai que ma routine peut paraître déconcer-

tante à certains égards, surtout lorsqu'on la compare à celle qu'adoptent normalement les tueurs de mon espèce. En fait, ce qui les égare par-dessus tout, c'est de constater avec quelle nonchalance je fixe moi-même, de gorges tranchées en vulves recousues, le genre susceptible d'accueillir mon unicité. Car, à la différence des tueurs de droit commun, ma singularité meurtrière ne se laisse pas subsumer à l'intérieur d'une classe préexistante, susceptible d'accueillir après coup plusieurs individus. Plus radicalement, je secrète mon territoire, j'en traumatise les limites et les réordonne au rythme de mes orages. Ma catégorie est le rayonnement fossile d'une déflagration qui coïncide avec mon existence même. Bref, mon genre, c'est mon logement. Pas d'énigme, et donc pas de clé non plus. Mieux, je suis la clé à laquelle je m'offre en serrure : je m'introduis, je me tourne, je me déclenche. Il m'arrive aussi parfois de me cadénasser ou de me foutre à la porte. En somme, j'entretiens le domicile. J'ai même vidé toutes les pièces, moins par précaution ou coquetterie que par volonté de me ménager un écho de toute première qualité quand je me mets à hurler. Mais on a beau être seul dans son genre, il faut savoir se rénover de temps à autre. Car les enquêteurs ne sont pas si bêtes qu'on le croit. Ou plutôt, ils ont cette capacité de mettre en commun leur bêtise et de la gérer de telle sorte qu'il en émane parfois, quoique de façon tout à fait accidentelle, de puissants éclairs, des intuitions dont la richesse varie en proportion

inverse des efforts effectués afin d'en favoriser l'avènement. Là est le danger. C'est pourquoi il faut veiller à introduire périodiquement certaines variations. Les tueurs en série qui se sont fait prendre (sans excepter ceux qui y tenaient le plus) ont tous commis la même erreur : celle qui consiste à pécher par excès de fidélité à soi-même, ou, plus exactement, à la reine vulgaire qui trône dans notre sang et aux petits sentiers lumineux qu'elle emprunte pour nous faire avaler ses décrets. Aussi, afin de déjouer les inspecteurs et de tenir en échec l'arrogance bon enfant de leurs déductions, il faut absolument les priver de toute continuité susceptible d'être traduite géométriquement par une droite, une courbe, voire un zigzag. Car ils viennent à bout de toutes les lignes, leur acharnement triomphe de toutes les formes que la continuité peut prendre du moment qu'elle s'entête à prolonger son tracé dans les saints éléments : le sang, le sein, la gorge et le con. Ma solution : leur opposer la discontinuité du fragment, exacerber les ruptures, abolir autant que possible les plans de reconstitution, donner à la reprise le caractère d'un faux départ, et à la clôture l'arrière-goût d'un ressassement. L'intelligence, dans mon métier, c'est une attention soutenue à l'endroit de semblables paradoxes. Rien d'autre.

3

Le premier meurtre n'est pas une mince affaire. Ça ne l'a jamais été. Mais, à l'époque, ma question était justement de savoir si j'étais capable, moi, de franchir ce pas décisif, de le franchir par décision et rien que par décision, sans compter sur l'appui d'une pulsion irrésistible qui m'aurait dispensé du fardeau de la responsabilité. Tuer non pas seulement *par* moi-même – ce qui est à la portée du premier venu – mais *de* moi-même, librement. Pour le savoir, je devais dès le départ rompre toutes les digues et brûler ma conscience au troisième degré. Je devais m'incinérer, et personne ne pouvait m'allumer à ma place.

4

Elle s'appelait Catherine. Elle avait cinq ans. Cela, je ne l'ai su que beaucoup plus tard. Lorsque je l'aperçus pour la première fois dans le parc Nicolas-Viel, elle était sans âge. Elle aurait pu avoir mille ans et, qui sait, elle les faisait peut-être aux yeux de Dieu. À l'évidence, ce n'était qu'une petite fille brune que le soleil dévorait. Elle courait sans cesse entre les buissons et les balançoires. Parfois, elle s'immobilisait sans raison apparente, sermonnant d'invisibles compagnons de jeu, ou bien encore elle se penchait, introduisait une petite branche dans le trou d'une fourmilière, puis se relevait,

résistant de toute sa présence au bûcher sonore que le vent déplaçait dans les arbres. Je ne savais pas encore qu'elle incarnerait l'Ouverture. J'ignorais même que le moment était venu. J'appris tout cela d'un seul coup, lorsqu'elle quitta précipitamment le soleil pour courir à l'ombre d'un banc au bout duquel un vieillard somnolait. Des jouets grotesques émergeaient pêle-mêle d'un sac ouvert à ses pieds. Je la vis s'approcher de lui à pas menus, manifestement soucieuse de ne pas le réveiller. Grand-papa resterait grand-papa, à tout jamais hors jeu. Sa tête inconsciente tanguait doucement sur l'axe des épaules. Réjouie de ce spectacle inattendu, la petite porta la main à sa bouche, retenant l'exécution de quelque malicieux projet, puis elle courut de nouveau en direction des balançoires, sans jouet, sans ami. Très loin de grand-papa endormi. Je n'avais pas le droit. Bien entendu. Personne n'avait le droit. Je me levai quand même et j'allai à elle, étonné de la transparence de ma démarche. J'avais pourtant mille raisons de me méfier, mille raisons qu'à cet instant je considérais avec une fascinante légèreté. Je m'en étonne encore aujourd'hui. Tous les arguments me semblaient déborder, telle une purée écœurante, de la bouche de vieillards impotents et édentés, incapables de se taire quand ils mastiquent. Moi, je marchais vers Catherine. Là-haut, des myriades de goélands croisaient le fer avant de s'immoler à la surface du fleuve.

Des remords ? Sans doute, il m'arrive d'en éprouver. Mais, à la différence de la plupart des gens, je ne les tiens jamais pour autre chose que ce qu'ils sont, à savoir des faits. Que certains faits aient la particularité d'être un peu plus encombrants que d'autres, je veux bien le reconnaître. Le remords est de ceux-là. Mais pourquoi permettrais-je à une affection de me ronger davantage que le spectacle de deux mouches en train de copuler sur la table de cuisine ? En tant que faits, tous les événements s'équivalent ; comme Wittgenstein, je considère que le monde n'est rien d'autre que l'ensemble des faits. Je ne vais tout de même pas me mettre à perdre la tête sous prétexte que certains d'entre eux m'en imposent plus que d'autres. Et la douleur ? Il est vrai que le remords est douloureux. Soit, je n'ai qu'à m'imposer une douleur plus vive, ou encore, sans me l'administrer d'office, imaginer seulement les sensations que j'éprouverais si, par exemple, je me curais les oreilles avec un X-Acto. À terme, aucun remords ne résiste à de telles variations. J'entends déjà les protestations de la vertu. À vrai dire, je les entends toujours, même avec un X-Acto dans l'oreille.